

Tribune libre*

La langue française scientifique

(* La tribune libre engage la seule responsabilité de ses auteurs)



Photo Inserm

Livres, journaux, congrès, réunions, sont là pour nous convaincre, l'anglais est devenu la langue scientifique internationale. Les journaux anglophones ont une grande diffusion, attirent ainsi les meilleurs articles, peuvent effectuer une forte sélection et jouir d'une renommée qui ne fait que s'amplifier dans une spirale sans fin. L'anglais devient la langue scientifique exclusive et sert parfois de langue officielle dans des réunions en France. Les éditeurs étrangers, souvent, publient et diffusent les résultats de colloques organisés en France.

Le gouvernement, en affirmant comme priorité la défense de la langue française, en obligeant les scientifiques français à parler la langue de Molière, en subventionnant les seules réunions où le français est parlé, a probablement maladroitement pris le parti contraire, mais a permis cependant de faire prendre conscience du danger. L'exclusivité de la langue anglaise et la composition des différents comités de rédaction peuvent induire certains excès, certains choix dans les rivalités, certaines priorités de publication et des déviations d'antériorité. Pour sauvegarder une place au français, l'offre d'une traduction simultanée dans un congrès ou la diffusion de discours, même s'ils proviennent de représentants du pouvoir décisionnel, ne suffisent pas. Il faut avoir la volonté et les moyens du changement.

Un scientifique qui fait une découverte a le désir profond de faire connaître ses résultats. Publier en français le pénalise. Comment amplifier la diffusion des écrits français ? Cela dépend de l'offre et de la demande. L'offre est fournie par des maisons d'édition proposant des journaux, certes beaux, mais

chers, n'offrant que rarement des publications rapides, souvent peu dynamiques, manquant d'agressivité sur les marchés étrangers, peu représentés en dehors de l'hexagone. En effet, les efforts supplémentaires se heurtent à des obstacles, sans pour autant trouver de bénéfice. Ces freins à la diffusion doivent être levés et une politique d'incitation ne se fait pas naturellement. La demande est potentiellement grande : pays francophones d'Europe, d'Amérique du Nord, d'Afrique, pays latins et leurs apparentés en Amérique du Sud, pays de l'Est. La langue française pourrait être un véhicule pour ces pays déjà développés ou en voie de développement scientifique. Si cette demande n'est pas encore pressante, elle pourrait le devenir si notre pays garde toujours une influence.

Un scientifique, même si sa découverte est diffusée, souhaite avoir une reconnaissance, avoir une gratification pour sa découverte. Dans les commissions, comités ou autres instances qui lui permettent d'obtenir une intégration ou un avancement dans les instituts de recherche, il sera jugé sur le journal dans lequel il a publié plus que sur le travail lui-même. Or les journaux anglophones ont une vertu particulière, un attrait singulier pour le jury, même s'ils ont une valeur contestable. Sans effort réel de jugement, rien ne peut changer. Quelle commission aurait pris en considération, dans *Acta Haematologica*, 1958, 20, 156, un petit article écrit en français, qui a permis à Jean Dausset d'avoir le prix Nobel !

Même si la diffusion est assurée, la reconnaissance de la valeur intrinsèque du travail octroyée, la publication en français provoque d'autres difficultés, comme la gêne dans la publication des mêmes résultats dans un journal anglophone. Il faudrait donc trouver un moyen de diffuser dans les deux langues ces découvertes, ouvrant ainsi un plus vaste champ de résonance.

Ces barrières ne sont pas insurmontables et nous espérons que les décideurs qui ont choisi de défendre la langue française s'attachent à résoudre ces questions. Alors, il y a place pour des journaux français. Cependant les efforts doivent être focalisés afin d'amplifier la diffusion des connaissances et des découvertes françaises d'une manière plus efficace. Dans cette optique, un journal multidisciplinaire rapportant des travaux originaux pourrait avoir une grande ampleur et toucherait toute la communauté scientifique. Les équipes françaises ont fait leurs preuves et sont représentées dans la plupart des grands journaux internationaux. La matière à publier ne manque pas. Il en existe même probablement trop pour un seul journal.

Si ce réseau de diffusion existe, si cette volonté d'écrire en français persiste, un journal apportant dans des revues générales les actualités de la recherche médicale et ses applications serait très utile**.

La langue française scientifique peut-elle survivre ? Le scientifique est souvent rendu coupable de l'extinction de la langue française par ses publications en anglais. Non, il n'est pas coupable : il a suivi les règles que lui imposaient le marché international et les commissions scientifiques nationales. Ne cherchons plus les coupables. Ce n'est pas non plus par une réglementation que le français reprendra sa place, mais par des volontés communes, des incitations nationales et une résonance internationale. Un climat nouveau est-il présent ? C'est aux décideurs qu'appartient la décision.

Laurent Degos
Directeur de l'unité de recherche 93 de l'Inserm
d'immunogénétique de la transplantation